

Ce chapitre est paru dans :
Vila B. (2023), Les collections naturalistes de la faculté des sciences de Marseille (Université d'Aix-Marseille) : du matériel d'étude à la patrimonialisation
Les Impromptus du LPED, n°7, Laboratoire Population-Environnement-Développement, UMR 151 (AMU – IRD), Marseille, 285 p.

Chapitre 12

Les collections ethnographiques du Musée colonial de Marseille : à propos des objets versés au Musée de l'Homme



C. Atlan

Aix-Marseille Université,
Institut des Mondes Africains
(UMR 8171)

Musée colonial

Objets

Aire culturelle

Paris

Ethnographie

Marseille

Collection

Catégories de musealia

Introduction

À la fermeture du Musée colonial de Marseille, les collections qu'il abritait ont été dispersées dans des conditions aujourd'hui encore mal élucidées ; retrouver leurs traces n'est pas aisé et dépend d'une documentation elle-même fragmentaire et discontinue. Un ensemble significatif d'éléments du musée colonial peut cependant être identifié à partir du catalogue en ligne du Musée du Quai Branly¹ : celui-ci fait état, parmi ses 302 666 fiches d'inventaire, de 440 objets en provenance du Musée colonial de Marseille. Ces objets sont tous mentionnés comme ayant transité par le *Musée de l'Homme* : le premier musée national d'anthropologie (Blanckaert, 2015) recueillit en effet, à partir de 1962, une importante partie des collections coloniales marseillaises. Les circonstances tant politiques que matérielles dans lesquelles ce transfert s'opéra restent encore à élucider. Cependant, une première analyse de l'ensemble repéré peut déjà être esquissée : celui-ci permet d'éclairer certaines orientations de l'ancien Musée colonial de Marseille.

I. Une vocation pluraliste

Il confirme, en premier lieu, que ces collections comprenaient un important contingent d'objets « ethnographiques » : c'est sous cette catégorie, en effet, que l'on peut ranger les 440 pièces transférées au Musée de l'Homme, recouvrant des objets aussi divers qu'armes, bijoux, instruments de musique, outils agricoles, ustensiles de cuisine... La présence d'une série ethnographique dans les collections du Musée colonial de Marseille n'est pas anodine. Même s'il est difficile, à ce stade, de savoir quelle part elle représentait dans l'ensemble de ses *musealia*, celle-ci n'était pas négligeable. Elle le distinguait, en tout état de cause, des autres musées coloniaux implantés à la même époque en France. Ainsi, l'*Exposition permanente des colonies à Paris*, le *Musée industriel, commercial et des colonies* de Lille, le *Musée commercial et colonial* de Bordeaux, ou le *Musée colonial de la Chambre de commerce* de Lyon, musées respectivement fondés en 1858, 1885, 1901 et 1901, affirmaient, jusque dans leur nom, une vocation essentiellement commerciale, dont l'objectif était d'attirer les investisseurs, entrepreneurs et consommateurs français vers les produits coloniaux. Le Musée colonial de Bordeaux, par exemple, exposait essentiellement des produits bruts ou fabriqués dans l'empire, susceptibles de pourvoir au commerce de la ville (Zytnicki, 2017). Il en allait de même, selon toute probabilité, du Musée colonial de Lyon (Klein, 2007).

Par comparaison, la collection du Musée colonial de Marseille semble avoir été plus diversifiée. À côté de ses riches séries « naturalistes » (échantillons de botanique, de zoologie et de géologie) et « économiques » (produits du sol et produits dérivés), elle admettait une substantielle

série ethnographique. Cette diversité tend à montrer d'une part que l'orientation commerciale du musée (attestée par ses liens étroits avec l'Institut colonial et la Chambre de commerce de Marseille) accompagnait une réelle ambition scientifique (symbolisée par son déménagement sur le campus de la Faculté des Sciences) ; d'autre part, que l'attention aux sciences naturelles coexistait avec une ouverture aux sciences de l'Homme.

¹ <http://www.quaibrany.fr/fr/recherche-scientifique/bibliotheque-et-fonds-documentaires/catalogues>

II. Diversité des horizons culturels

L'ensemble d'objets récupérés par le Musée du Quai Branly permet également d'interroger la *provenance* des collections ethnographiques du Musée colonial de Marseille. Les 440 fiches d'inventaire recensées donnent en effet des indications sur l'origine géo-culturelle de chaque pièce. Leur degré de précision est très variable – allant du « continent » de collecte au groupe ethno-linguistique, en passant par la sous-région ou le pays – mais permet néanmoins une analyse à grands traits

Celle-ci réserve plusieurs surprises. La première porte sur la dimension « coloniale » du musée, laquelle est peut-être à relativiser. En effet, si la majorité des objets identifiés provient de l'empire colonial français (au moins 60 %), une proportion non négligeable est issue d'autres zones géopolitiques – entre un quart et un tiers. La présence de nombreuses pièces provenant de pays aussi éloignés de « l'empire » que l'Éthiopie, le Brésil ou le Japon atteste de l'ouverture culturelle du musée. Elle l'inscrit dans une histoire longue, le rattachant d'une part à la tradition des « cabinets de curiosités » hérités de l'époque moderne (Rivallain, 2001) ; en faisant d'autre part un possible précurseur des « musées d'arts premiers » du tournant du XXI^e siècle (Le Brusq, 2005).

Autre surprise, la part respective des aires culturelles représentées. Compte tenu de la proximité géographique des colonies africaines et de leur importance politique dans l'empire, l'on aurait pu s'attendre à une surreprésentation de pièces en provenance d'Afrique. Au contraire, les *musealia* s'avèrent majoritairement issues du continent asiatique : elles représentent près de 50 % des objets « coloniaux » et plus de 80 % des objets « hors-empire » (dont beaucoup originaires de Chine et du Japon). Cette orientation

renvoie probablement à l'histoire particulière de Marseille, et aux relations commerciales privilégiées que la ville a nouées, depuis l'époque moderne, avec la Méditerranée orientale puis l'Extrême-Orient. Ce tropisme oriental, dont témoignent encore certains monuments de Marseille qui la consacrent « porte de l'Orient », a-t-il joué sur la constitution des collections du musée colonial ? Des études plus poussées, scrutant notamment les archives de ses administrateurs et de ses correspondants, devraient permettre d'en apprendre davantage à ce sujet.

III. L'accent sur la vie matérielle

En attendant, la série repérée au Musée du Quai Branly peut également être appréhendée à travers l'usage des objets recensés – celui qui leur était imparti dans leurs sociétés d'origine. De ce point de vue, une analyse statistique simple met en évidence la prédominance de trois catégories de *musealia* : outils et matériaux économiques (relatifs à l'agriculture, l'artisanat, le commerce, la chasse et la pêche) ; vêtements et ornements corporels ; objets à fonction militaire (armes, cuirasses) représentent respectivement un tiers, un quart et un quart des objets identifiés. Ces tendances reflètent assez clairement les circonstances et objectifs de la colonisation : la présence d'armes renvoie aux temps de la conquête, qui en a favorisé la collecte tout en alimentant l'imaginaire colonial ; la présence d'objets de production et de consommation a pu viser à anticiper les termes du commerce impérial. Cependant, on ne peut exclure que ces objets aient aussi servi à l'étude scientifique des peuples avec qui l'on était en contact.

Une telle étude restait cependant orientée. On remarque en effet la rareté, dans cet échantillon, des objets se rapportant à la vie religieuse, artistique ou intellectuelle : de façon éloquente, parmi les nombreuses *musealia* en provenance de Mauritanie ou du Vietnam, aucun manuscrit ; parmi celles venant d'Afrique subsaharienne, aucun masque ni statuette. Il semble que la collection ethnographique du musée colonial de Marseille ait été plutôt axée sur la *vie matérielle* des peuples colonisés. À cet égard, l'institution serait à rapprocher de l'Exposition permanente des colonies de Paris, qui entretint d'ailleurs des relations suivies avec les expositions coloniales de province (Lozère, 2016) ; et à distinguer du

Musée Permanent des Colonies, ouvert en 1931 à Paris également, qui intégra d'emblée de nombreux objets artistiques et culturels.

Conclusion

Ainsi le Musée colonial de Marseille doit être compris et analysé dans son contexte historique, sur le plan tant local (marseillais) que national. Les quelques remarques ci-dessus en montrent la nécessité, concernant les collections ethnographiques qui furent transférées au Musée de l'Homme puis au Musée du Quay Branly. Encore ne s'agit-il ici que d'un échantillon, dont l'inventaire reste à poursuivre avant toute interprétation concluante. Les pistes de réflexion esquissées appellent la poursuite d'une enquête plus large, aux enjeux scientifiques et patrimoniaux variés.

Blanckaert C.

- 2015. Le Musée de l'Homme. Histoire d'un musée laboratoire, Paris. Éditions Artlys, 288 pages.

Klein J.F.

- 2007. Pour une pédagogie impériale ? L'École et le Musée colonial de la Chambre de commerce de Lyon (1890-1947). *Outre-Mers* 356-357 : 35-61.

Le Brusq A.

- 2005. Du musée colonial à l'invention d'un patrimoine croisé ? Actes du colloque "Architecture et patrimoine colonial" INP, septembre 2003. Ed. Somogy, 191 pages.

Lozère C.

- 2016. Le rôle de l'Exposition permanente des colonies dans la diffusion de l'idée coloniale française. In *Revue Gaïac*, Actes du Colloque Les colonies : Images – Discours – Leçons, ESPE Martinique 6 : 33-44.

Rivallain J.

- 2001. Cabinets de curiosité, aux origines des musées. *Outre-Mers* 331-332 : 17-35.

Zytnicki C.

- 2017. Mercure au Musée : L'exemple du musée colonial de Bordeaux. *Outre-Mers* 356-357 : 111-123.